



Un monde parfait

A perfect world

de Clint Eastwood

Fiche technique

USA - 1993 - 2h20

Réalisateur :

Clint Eastwood

Scénario :

John Lee Hancock

Musique :

Lennie Niehaus

Interprètes :

Kevin Costner

(Butch Haynes)

Clint Eastwood

(Red Garnett)

Laura Dern

(Sally Gerber)

T.J. Lowther

(Phillip Perry)

Keith Szarabajka

(Terry Pugh)

Leo Burmester

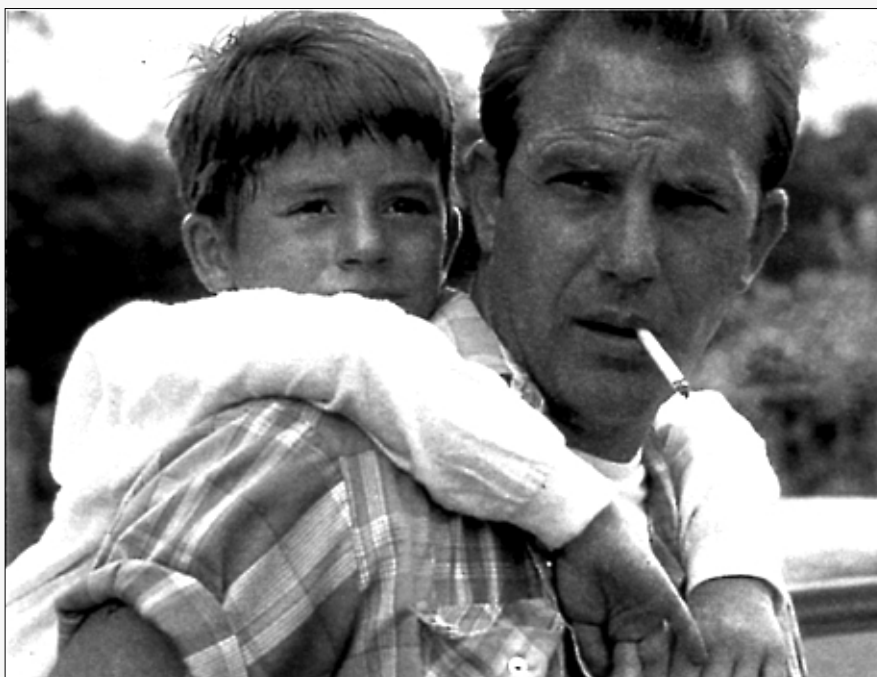
(Tom Adler)

Paul Hewitt

(Dick Suttle)

Bradley Whitford

(Bobby Lee)



T.J. Lowther (*Phillip*) et Kevin Costner (*Butch*)

Résumé

Butch Haynes s'évade de prison, avec un codétenu qu'il n'apprécie guère. Au cours de leur cavale, il prend en otage un jeune garçon de sept ans, Phillip. C'est avec l'enfant seul que le fugitif poursuit sa course vers la liberté.

Au fil des heures, la complicité se resserre entre l'enfant et le criminel, lui-même abandonné jadis par son propre père.

Critique

La première image du film proposerait, si l'on n'y prenait garde, une idée de ce «monde parfait», dans lequel une telle histoire n'aurait pas lieu d'être, comme le dira ensuite un des personnages : Kevin Costner, dans le rôle de Butch, est allongé dans l'herbe, les yeux clos sur un rêve ébloui de soleil; sur lui des billets verts s'envolent, tombés on ne sait encore d'où, du ciel peut-être où palpitent les pales d'un hélicoptère.

Le destin de cet homme pourrait bien avancer vers une fin heureuse, dans le monde décrit avec complaisance par le cinéma américain de la dernière décennie; il pourrait aussi ressembler à celui des grands héros marqués des années 40, le taulard fou de liberté et de rage de **L'enfer est à lui**, le fuyard condamné à la clandestinité désespérée de **Je suis un évadé**. Entre ces deux solutions, Clint Eastwood, le réa-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



lisateur, avait le choix, et des deux, il a pris ce qui pouvait servir sa cause et celle de Kevin Costner. Le fatalisme, la résistance, la violence, le désespoir, l'espoir, le secret.

Eastwood-Costner, un duo explosif, dans la mesure où chacun a connu plusieurs triomphes consécutifs. Le metteur en scène Eastwood, bien que présent dans le film, demeure nettement en retrait par rapport à sa vedette, pas question de court circuiter l'impact du personnage central. Dans le rôle de Red Garnett, le policier chargé de poursuivre et d'arrêter Butch, Eastwood se montre efficace, sobre, oubliant enfin de nous prévenir qu'il est "too old for this shit", trop vieux pour galoper, flinguer, casca-der, castagner, etc., comme il nous le râbache depuis **Le maître de guerre** et jusqu'à **Impitoyable**.

A sa manière, il repasse le flambeau à plus jeune que lui, à Kevin Costner, dans un rôle qu'il aurait pu interpréter lui-même il y a quelques années.

Costner avait, quant à lui, un défi à relever : ne pas détruire son image de bon Américain, "**Bodyguard**" des valeurs nationales, tout en renouvelant son répertoire. Le voici, dans un personnage construit avec subtilité, à la fois attirant et repoussant parce que dangereux et imprévisible. Comme certains bandits ou psycho-killers, il est habité par une obsession qui remonte à sa propre enfance : il ne supporte pas qu'on brutalise les enfants.

Ce trait de caractère, qu'on découvre au long du récit, permet de rassurer le spectateur, qui le haïrait sans retour si le moindre doute était permis sur ses relations avec le petit otage. Une fois admise ou presque l'idée qu'il ne lui fera aucun mal, on pourrait en revanche se désintéresser de l'homme: un méchant doit être vraiment ignoble, sinon son rôle redevient héroïque, et le but du propos n'est pas atteint.

Butch, délinquant depuis l'enfance, est capable de tuer, on le saura assez vite, surtout au cours d'une longue séquence-

clé où le pire est annoncé et semble inéluctable; par son traitement, son ambiance froidement macabre, la fièvre obsessionnelle et malade du bandit-exécuter, cette partie évoque **De sang froid**, de Richard Brooks, où mieux que nulle part ailleurs, sinon peut-être dans **Tu ne tueras point** ou **Blood simple**, on ressent la certitude insupportable de l'horreur ordinaire, domestique.

Par cette simplicité d'intentions, avec la précision du presque reportage, Eastwood filme en orfèvre; on sait que son film a coûté très cher, pour un plus grand confort de façonnage, et l'élégance de sa mise en scène ressemble à ces costumes sur mesure où le luxe se devine dans les matières, la coupe, la sobriété; cette richesse se déploie dans les lumières, chaudes et naturelles, la générosité des décors et le déroulement au cordeau d'une histoire intimiste où la complexité naît des caractères et des sentiments (...)

Voici un film de héros sans héros, sans qu'on puisse non plus qualifier d'anti-héros le personnage de Kevin Costner, car le comédien possède une telle aura héroïque pour son public qu'il est presque inconcevable de l'imaginer en rebut de la société. Clint Eastwood en laisse la décision au spectateur : celui qui a péché peut-il se racheter ? Et si non, le "méchant" le plus irrécupérable ne peut-il malgré tout faire figure d'homme, d'être humain à part entière? Eastwood se démarque de ses influences dans ce film clair et net, au lyrisme soigneusement assagi; oublié Leone et ses envolées baroques, calmée l'austérité asiatique à la Kurosawa, l'auteur Eastwood a trouvé son style, depuis longtemps déjà, mêlant la réflexion cartésienne de **Chasseur blanc, cœur noir** au pessimisme empreint de stoïcisme d'**Impitoyable**, offrant les courants de pensée du passé, alliés comme le ciel et la terre, à l'art le plus vivant de notre vie : le cinéma.

Hélène Merrick

Mensuel du Cinéma N°18 - juin 1994

Ross Mac Donald, dans la dernière interview qu'il ait accordée, en août 1983, précisait : "La violence n'est pas précisément mon thème. Il y a plus grave que la violence. Enlever quelque chose à un enfant, le priver d'un droit naturel. Je suis très concerné par la protection des enfants."

Clint Eastwood ne dit pas autre chose lorsqu'il explique pourquoi il a choisi de faire **Un monde parfait** : "L'histoire comporte des résonances très contemporaines. Sur les familles désunies et l'absence du père. A mes yeux, l'intérêt du film est de pouvoir présenter une topographie de nos problèmes actuels."

Et **Un monde parfait** fait inmanquablement penser aux romans de Ross Mac Donald. L'action se situe en 1963, au Texas quinze jours avant l'assassinat du président Kennedy (symbole un peu lourd d'une Amérique à la veille de perdre son innocence). Ses deux malheureux "héros", en sont deux "mineurs" en cavale. (**La mineure en fugue** est le titre français d'un roman de Ross Mac Donald.) L'un a huit ans et ne fait que suivre l'autre. Celui-ci est légalement "majeur", mais comme il a été privé d'enfance, il réagit comme un gamin, viscéralement, spontanément.

Le fait qu'il soit un tueur n'enlève rien à son innocence. Cette balade de Butch et du Kid donne lieu à *road movie* plutôt original, au rythme nonchalant. Une variation sur **Honky tonk Man**, qui racontait, lui aussi, le voyage d'un adulte irresponsable et d'un enfant.

François Guérif

Clint Eastwood - ed. Ramsay 1994

Le dormeur du val

Pour mettre en images ce scénario presque trop charpenté, Eastwood choisit une simplicité, une nonchalance qui font le prix du film. Il renonce aux effets de style, aux compositions léchées, aux éclairages audacieux, bref aux prétentions esthétiques qui caractérisent notamment ses westerns, ainsi qu'à la mise en scène "coup de poing" de ses polars. Il renoue avec ses films balades, dont **Honky Tonk Man** reste le prototype. Il se plaît à faire de Kevin Costner un *alter ego* (acceptable, mais le charisme en moins, et quelques très visibles kilos en plus) des personnages que lui-même interprétait il y a vingt ans, *losers* brillants, fortes têtes taciturnes, Américains malades.

Il s'attribue un non-rôle de flic vaguement sarcastique, chargé de poursuivre le tandem en cavale et tiraillé par un lointain complexe de culpabilité (un très joli moment au moins lui est dévolu, celui où il se rend compte par déduction que le jeune otage est devenu complice de son ravisseur: «*Ils font équipe !* »).

Il dirige à merveille un enfant qui s'éveille à la vie au contact de ce père putatif improvisé : austèrement élevé dans l'obédience des témoins de Jéhovah, n'ayant jamais goûté de barbe à papa (le terme, en français, prend une valeur freudienne inattendue et très adéquate) ni fêté Halloween, ce jeune personnage évoque la petite quaker qui rencontrait le chanteur Caruso dans un court métrage de Frank Borzage.

Dans ce film, le réalisateur Eastwood a la bonne idée d'esquisser au lieu d'appuyer, et se plaît à relâcher son rythme avant la surprenante décompression de la dernière bobine. Il n'est qu'à comparer cette séquence où le gosse est entraîné seul au volant d'une voiture qu'il ne contrôle pas, avec son analogue dans le film de Steven Soderbergh **King of the Hill** : Eastwood la traite avec un

suspense bonhomme, qu'il prolonge de façon désinvolte en répétant l'action (marche arrière, puis marche avant), là où Soderbergh s'appliquait à faire monter l'angoisse par un savant montage. De même l'évasion du début est menée avec une facilité rigolarde où l'on chercherait en vain le héros tenace de **L'Évadé d'Alcatraz** (Don Siegel, 1979).

Ce film se déguste sereinement, mais avec une prescience de mort.

Un prologue nous montre le personnage principal allongé dans l'herbe, l'air paisible. Autour de lui, quelques indices d'une histoire qu'on ne connaît pas encore : quelques billets balayés par un vent au ralenti, un masque d'enfant... Un granuleux soleil en image gelée, soudain traversé par un irréel oiseau... Les pales d'un hélicoptère... Le personnage fait son entrée de champ par un bras nonchalamment plié derrière la tête.

Bucolique et terrifiant. Frémissement de paupière, il n'est donc pas mort; une calme torpeur semble l'envelopper. Le flash-back, c'est-à-dire le film, commence alors, avec ce pressentiment d'une catastrophe, sans cesse démenti par le ton enjoué de la narration, jusque dans ses épisodes les plus sanglants. Même la composante thématique essentielle d'Eastwood, commune à tant d'acteurs-cinéastes, le masochisme, s'en trouve assagi.

La mise en scène ressemble à une vague majestueuse, destinée à balayer un récit menacé à tout instant par l'engourdissement. La dernière séquence bouclera logiquement la première, par la vision d'un fantôme brandissant un rêve : le petit garçon (qui a laissé derrière lui son masque de Casper) tient devant lui la carte postale d'un Eldorado paternel (l'Alaska), auquel nos deux comparses ne parviendront jamais. Et la carcasse de l'hélicoptère s'éloigne dans les rayons du soleil, laissant à sa sieste mortelle le dormeur demeuré ici-bas.

Yann Tobin

Positif n°395 - janvier 1994

Filmographie

Un frisson dans la nuit (Play misty for me)	1971
L'homme des hautes plaines (High plains drifter)	1973
La sanction (The eiger sanction)	1975
Josey Wales, hors-la-loi (The outlaw : Josey Wales)	1976
L'épreuve de force (The gauntlet)	1977
Bronco Billy	1980
Firefox, l'arme absolue (Firefox)	1982
Honkytonk Man	1982
Le retour de l'inspecteur Harry 1983 (Sudden impact)	
Pale rider	1985
Le maître de guerre (Heartbreak Ridge)	1986
Bird	1987
Chasseur blanc, coeur noir (White hunter, Black heart)	1989
La relève (The rookie)	1990
Impitoyable (Unforgiven)	1991
Un monde parfait (A perfect world)	1993
Sur la route de Madison (The bridges of Madison country)	1995
Les pleins pouvoirs (Absolute power)	1996
Minuit dans le jardin du bien et du mal 1997 (Midnight in the garden of good and evil)	